



MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE

EBE COR 2

SESSION 2019

**CAPES
CONCOURS EXTERNE**

SECTION LANGUE CORSE

TRADUCTION

Durée : 5 heures

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique (y compris la calculatrice) est rigoureusement interdit.

Si vous repérez ce qui vous semble être une erreur d'énoncé, vous devez le signaler très lisiblement sur votre copie, en proposer la correction et poursuivre l'épreuve en conséquence. De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, vous devez la (ou les) mentionner explicitement.

NB : Conformément au principe d'anonymat, votre copie ne doit comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé consiste notamment en la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de la signer ou de l'identifier.

Tournez la page S.V.P.

A

INFORMATION AUX CANDIDATS

Vous trouverez ci-après les codes nécessaires vous permettant de compléter les rubriques figurant en en-tête de votre copie.

Ces codes doivent être reportés sur chacune des copies que vous remettrez.

► **Concours externe du CAPES de l'enseignement public :**

Concours	Section/option	Epreuve	Matière
E B E	0 4 4 3 E	1 0 2	3 4 4 8

SOMMAIRE

Consigne.....p.2

Thème.....p.2

Version.....p.3

Après avoir traduit les textes suivants, vous ferez, en langue française et dans une perspective d'enseignement, une analyse culturelle sur la mort et, de façon plus générale, l'absence. Votre réflexion s'appuiera sur le champ lexical de ces notions dans les textes et sur leur traduction. Dans votre rédaction, vous explicitez le passage de ce champ lexical d'une langue à l'autre, des deux points de vue culturel et linguistique.

Thème

Comme témoignage des origines – comme témoignage de la fin, il y aurait donc cette photo, prise pendant l'été 1918, que Marcel Antonetti s'est obstiné à regarder en vain toute sa vie pour y déchiffrer l'énigme de l'absence. On y voit ses cinq frères et sœurs poser avec sa mère. Autour d'eux, tout est d'un blanc laiteux, on ne distingue ni sol ni murs, et ils semblent flotter comme des spectres dans la brume étrange qui va bientôt les engloutir et les effacer. Elle est assise en robe de deuil, immobile et sans âge, un foulard sombre sur la tête, les mains posées à plat sur les genoux, et elle fixe si intensément un point situé bien au-delà de l'objectif qu'on la dirait indifférente à tout ce qui l'entoure – le photographe et ses instruments, la lumière de l'été et ses propres enfants, son fils Jean-Baptiste, coiffé d'un béret à pompon, qui se blottit craintivement contre elle, serré dans un costume marin trop étroit, ses trois filles aînées, alignées derrière elle, toutes raides et endimanchées, les bras figés le long du corps et, seule au premier plan, la plus jeune, Jeanne-Marie, pieds nus et en haillons, qui dissimule son visage blême et boudeur derrière les longues mèches désordonnées de ses cheveux noirs. Et à chaque fois qu'il croise le regard de sa mère, Marcel a l'irrépressible certitude qu'il lui est destiné et qu'elle cherchait déjà, jusque dans les limbes, les yeux du fils encore à naître, et qu'elle ne connaît pas. Car sur cette photo, prise pendant une journée caniculaire de l'été 1918, dans la cour de l'école où un photographe ambulant a tendu un drap blanc entre deux tréteaux, Marcel contemple d'abord le spectacle de sa propre absence. [...] Ils sont réunis et Marcel n'est pas là. Et pourtant, par le sortilège d'une incompréhensible symétrie, maintenant qu'il les a portés en terre l'un après l'autre, ils n'existent plus que grâce à lui et à l'obstination de son regard fidèle, lui auquel ils ne pensaient même pas en retenant leur respiration au moment où le photographe déclenchait l'obturateur de son appareil, lui qui est maintenant leur unique et fragile rempart contre le néant, et c'est pour cela qu'il sort encore cette photo du tiroir où il la conserve soigneusement, bien qu'il la déteste comme il l'a, au fond, toujours détestée, parce que s'il néglige un jour de le faire, il ne restera plus rien d'eux, la photo redeviendra un agencement inertes de taches noires et grises et Jeanne-Marie cessera pour toujours d'être une petite fille de quatre ans.

Jérôme FERRARI (2012). *Le sermon sur la chute de Rome*. Acte sud : Arles. pp. 13-15.

Version

Mamma

O Ma', sō tanti anni chi sē sparita !
Lasciatu m'hai cusī chjucarellu,
Ma puri tandu l'aghju bē capita
Ciō ch'è di firmassi un tintu urfanellu.

In i guai cumencieti a me vita,
Fū di crespū u me primu vistutellu,
Cu gioia nun feci mai partita
Di 'jocu cu qualunque altru zitellu.

Di te nun mi firmō mancu ritratu ;
Appena ti rivigu in alboriu
Ma suvente t'aghju pientu à l'appiattu
Com'u 'jornu ch'intesi u to murtōriu.

Quante volte, strappendu tanti lacci,
Scappatu saria pe un mumentu
A circammi rifugiu in i to bracci
E patimu a lu me core in turmentu.

O scumbattendu come in u vespaghju
T'avaria chjamatu ancu à l'aiutu
Pe' dammi forza, speranza, curaghju,
Ma da chi ? Eri morta, e steti mutu.

Quando, solu, vengu subr'a to fossa,
Puri avale, chi s'avicina a sera,
Risentu in u me pettu a stessa scossa,
E mi facciu in ghjinochju sta prichiera :

– Signore, si sã bē chi stu camminu
Ci voli à fallu à l'ora chi tu credi,
Tutt'ugnunu sicondu u so distinu,
E nun vali d'azzuppā tantu i pedi.

E si sã bē dinō chi nimu ha brama
Di fã che suvu à l'arba e l'arburelli...

Ma ti pregu, à tutt'i criampulelli
Lāsciali ciō ch'in stu mondu u piū s'ama,
A so mamma.

Simon DARY. « Mamma ». In Mathieu CECCALDI (2006). *Anthologie de la littérature Corse*. Aiacciu : Éditions Alain Piazzola. pp. 621-622.